



TROUVER CORPS : DU SOIN À L'EXPRESSION ARTISTIQUE

En partenariat avec l'ARSEA¹, POLE-SUD pilote depuis trois ans un atelier pour des personnes en situation de handicap mental. Ce travail exigeant qui va bien « au-delà de la technique » est mené par la danseuse Akiko Hasegawa.

À la découverte d'autres relations aux gestes, cette année ce projet s'est ouvert à la musique avec la participation de l'ARES².

1 L'ARSEA

Le Centre d'Accueil pour Adultes Handicapés mentaux (CAAHM) et la Maison d'accueil spécialisée (MAS) de Strasbourg dépendent de l'ARSEA. Cette association créée en 1946 par décret ministériel, s'est d'abord dédiée à la jeunesse en difficulté avant d'élargir ses missions en direction des personnes en situation de handicap puis des personnes en difficultés sociales. Reconnue d'utilité publique en 1991, elle gère aujourd'hui environ 70 établissements et services en Alsace.

2 ARES

L'Association des Résidents / Centre socio-culturel de l'Esplanade à Strasbourg propose divers services à travers l'école de musique et le centre de loisirs. Différentes activités sportives et artistiques y sont également dispensées.

Ça se passe derrière les murs de POLE-SUD, et le public habituel n'y a pas accès. Dans le studio, ce jour-là, les résidents/bénéficiaires du Centre d'Accueil pour Adultes Handicapés mentaux (CAAHM) et de la Maison d'accueil spécialisée (MAS) de Strasbourg présentent à leur entourage le travail qu'ils ont mené depuis plusieurs mois avec la danseuse Akiko Hasegawa, compagne de route de POLE-SUD. En tout, treize participants danseurs et huit musiciens aux pathologies diverses, aux degrés d'autonomie différents, aux profils tous singuliers avec, en point commun, un handicap mental. Les résidents de la MAS, tous poly-handicapés, ont besoin d'un accompagnement permanent quand les personnes du CAAHM ne nécessitent pas de soins.

Chez tous, trépidants dans le couloir avant la « représentation », on sent monter le stress et l'excitation. Pendant la restitution, il y aura bien quelques sorties de route mais surtout beaucoup de joie, et après, même un peu de fierté, chez les participants comme chez les accompagnants.

Rien que toucher son corps et celui des autres, c'est quelque chose

« J'ai vu que POLE-SUD proposait des ateliers aux écoles, explique Aline Michon, monitrice-éducatrice au CAAHM, alors je me suis dit : Pourquoi pas nous ? Avec Julie Dario, éducatrice sportive à la MAS, elles suivent cet atelier lancé il y a trois ans. Danseuses amateurs toutes les deux, elles ont commencé par proposer à leurs groupes d'aller voir des spectacles, en journée. Parce que « rien que culturellement, c'est super ! » L'expérience de spectateur constitue d'ailleurs la base du projet, pour ne pas se contenter de la pratique. Akiko appuie son travail sur l'un des spectacles de la saison, cette année 10h10 de la compagnie Nyash, sur le thème de la récréation et des jeux. « Je pars du sujet du spectacle, j'en sors aussi des motifs qui peuvent être intéressants à travailler, comme des moments de course, des percussions sur le corps... » Si l'idée n'est pas de proposer une chorégraphie en tant que telle, les participants travaillent néanmoins à un déroulé structuré de différents mouvements, aboutissement de huit séances de travail de 1h30, deux pour chaque groupe séparément et six en commun.

Des besoins et des désirs singuliers

« Je mène cet atelier comme n'importe quel atelier de danse, nous dit la danseuse. La seule différence, c'est qu'il faut changer souvent d'exercice, mais avec les enfants c'est pareil ! » Les participants ont pourtant des profils particuliers, « et tous ont des besoins différents, explique Aline. Certains ont envie de danser, d'autres sont recroquevillés, on leur propose alors de participer pour leur offrir un moyen d'expression. » Pour d'autres, « il est important de pouvoir s'inscrire dans le temps, ajoute Julie, et l'atelier hebdomadaire est un repère. » La plupart des participants le suivent d'ailleurs depuis son lancement, il y a trois ans. « Cela demande beaucoup d'efforts, surtout pour le groupe de Julie, explique Akiko. Mais pour nous, ce n'est pas grave s'ils ne font pas tout comme il faut, l'important c'est le partage et le plaisir. » Certains ont des difficultés avec le collectif, d'autres ne peuvent pas travailler la porte ouverte car ils seront incapables de se concentrer, d'autres encore ne supportent pas d'être enfermés, et la présentation à des spectateurs provoque parfois des émotions difficiles à gérer. Pour certains participants, c'est au contraire un moteur. « Pendant les premières séances, une des participantes, trisomique, passait son temps aux toilettes, se souvient Akiko. L'idée de faire un spectacle l'a motivée. » Cette année, avec la complicité du musicien Christian Alligri, intervenant à l'ARES qui a mené des ateliers aux ARSEA, les danseurs ont profité d'une partition en live. Ils ont retrouvé avec beaucoup de plaisir les musiciens à plusieurs reprises pour des ateliers communs. Cela en a excité certains, « car c'est des copains », et beaucoup impressionné d'autres. Venir à POLE-SUD pour les ateliers est particulièrement important, même si la saison dernière, le Covid est venu compliquer ce projet comme tous les autres.

« Quand cela se passe chez nous, note Julie, ils ne se comportent pas de la même manière, en tout cas les résidents de la MAS. Ils sont en incapacité de retenir le déroulé. Quelque chose les porte quand ils sont ailleurs. C'est une ouverture, et la socialisation est une de nos missions. » Les bénéficiaires d'un tel projet paraissent aussi évidents qu'ils sont difficilement « quantifiables ». Surtout, ils ont besoin de temps pour s'installer. Trois ans, c'est presque trop court. « Je dirais qu'ils s'ouvrent un peu plus aux autres, s'expriment davantage, tente Julie. Et c'est important de rencontrer d'autres gens. Pour eux, ce n'est pas rien de voir d'autres personnes, d'avoir un repère extérieur comme Akiko. » Pour Aline, « cela permet d'installer des relations de confiance avec des personnes qu'on ne côtoie pas au quotidien. » Et aussi « de se sentir valorisés ». Les effets physiques ne se mesurent que sur le long terme : acquérir des repères spatio-temporels, prendre conscience de son corps, être à l'aise avec lui demande beaucoup de temps à certains, qui ne savent pas toujours où se situent leur tête ou leurs épaules. « Rien que toucher son corps et celui des autres, c'est quelque chose », rappelle Akiko.

Leur permettre de s'exprimer est sans doute l'aspect le plus important de l'atelier, où ils improvisent beaucoup, où Akiko essaye « de rebondir sur ce qui se passe. Il faut rester dans le plaisir, la joie, même si certains pourraient apprendre une chorégraphie ». Pour Aline comme pour Julie, ce n'est pas vraiment l'objectif : le mouvement doit venir d'eux. Et ce travail est forcément bénéfique, « surtout pour les personnes qui ne verbalisent pas ».

Changer le regard

Tellement bénéfique que les deux éducatrices regrettent le nombre selon elles trop réduit de séances... « J'aimerais que ce soit toutes les semaines ! » s'enflamme Julie, attachée au projet comme toutes les parties prenantes, plus ou moins proches. Pour Sylvie Fovanna, responsable du développement des publics, « il suscite beaucoup d'émotions. Il y a un rapport humain très beau dans ce groupe, on devrait tous en prendre de la graine ! Les participants sont d'une grande spontanéité, et très attentionnés les uns par rapport aux autres. » Pour sa part, Akiko aimerait que ce travail soit plus visible. « Il faut qu'on le montre à plus de monde, qu'on partage plus, pour changer le regard. Ces personnes peuvent danser, faire de la musique comme les autres, il ne faut pas les laisser de côté. Elles ont ce côté pur, qu'on cherche toujours en tant qu'interprète. Il n'y a qu'elles qui ont cette honnêteté sur le plateau, elles ne mentent pas. Or, quand les interprètes mentent, ça se voit tout de suite. » Et de conclure : « J'enseigne aussi au Conservatoire. Parfois, je préfère travailler avec les gens des ateliers. La perfection ne m'intéresse pas. Ici, on est au-delà de la technique, c'est plus intéressant, plus important. »

SYLVIA DUBOST, AOÛT_2021